

La dualité dans le féminin : et oui... et Non
A propos des liaisons de la logique modale en rapport aux mathèmes de la sexuation.

Conférence aux Mathinées lacaniennes, à l'ALI

d'Ana Sosa-Hébert, psychiatre, psychanalyste
avec Pierre Christophe Cathelineau, psychanalyste, auteur de "Lacan, lecteur d'Aristote"
(Transcription assurée par Dominique Kayal, Valérie Leclair, Dominique Texier)

« L'absence du rapport sexuel est très manifestement ce qui n'empêche pas, bien loin de là, la liaison, mais ce qui lui donne ses conditions »
(Séminaire « ...Ou pire » J. Lacan)

V.Hasenbalg : Lors de la journée sur le Sujet, Ana avait fait un topo « époustouflant » sur les mathèmes de la sexuation, avec l'énorme difficulté que ça comporte ; j'avais donc échangé quelques propos avec Pierre Christophe qui m'a confirmé la pertinence, dans l'aspect ardu de sa présentation, la pertinence de ses avancées.

A.Sosa-Hébert est psychiatre, psychanalyste, ainsi que son mari Jacques, qui est là. Ils sont les fondateurs de l'école de psychanalyse de Normandie.

Ana travaille depuis déjà des années sur cette dernière période de l'enseignement de Lacan qui est une période, certes, difficile, ardue, comme on a pu le voir lors du séminaire d'été. Mais comme elle le dit bien — parce qu'on parlait de ça hier— si on arrive à saisir ce qu'il avance, comme elle va essayer de nous le transmettre, c'est notre pratique qui en sera « simplifiée ». Bien sur, il faut payer le prix d'essayer de voir comment Lacan va avancer cette notion de la *structure* : c'est là la complexité de ce qu'il y a de simultanéité, de synchronie dans la structure, pour pouvoir opérer avec une notion de ce qu'est l'Œdipe, le père, l'interdiction de la jouissance, d'une façon *autre* que celle qui nous fait tomber nécessairement dans une imaginarisation, celle de la place de « victime ».

Je ne sais pas si je me fais comprendre, c'est un raccourci pour pouvoir voir un petit peu au-delà du mythe de l'Œdipe dans ce qu'il a d'imaginaire, pour situer donc la question du Réel.

J'ai dit à Ana qu'on allait se permettre de l'interrompre s'il y avait des moments où on ne comprenait pas, qu'on allait prendre cette liberté et elle m'a dit qu'elle était tout à fait d'accord.

Par ailleurs, j'ai invité Pierre Christophe, nous avons invité Pierre Christophe Cathelineau qui est psychanalyste, docteur en philosophie, et qui a publié ici à l'ALI un ouvrage formidable « *Lacan, lecteur d'Aristote* », que nous vous recommandons vivement. Pierre Christophe va donc nous aider dans cet accompagnement de ce que va faire Ana, pour qu'elle essaye de nous donner une petite idée de la force et de la pertinence de ces fameux mathèmes de la sexuation.

Je passe la parole à Ana.

A.Sosa-Hébert : Je vous remercie pour cette invitation, cela me donne une occasion de partager ce travail et le soumettre à votre considération. D'autre part, à chaque fois que je le reprends — ce que j'ai fait à votre intention— il y a des choses qui se mettent en place autrement : c'est pour ça qu'effectivement, je vais essayer de me tenir tranquille [rires], de pas aller trop vite, y compris pour moi ! Ce qui est épatant, c'est que travailler en laissant en suspens le sens qu'on a tendance à donner, et notamment à partir de nos vieilles habitudes de... Œdipe et compagnie, pour savoir à quoi cela correspond au niveau de la structure, je veux dire, laisser tout ça de côté pour se concentrer à lire ce que *dit* Lacan à l'appui de ses *écrits*, c'est un exercice, c'est un effort considérable, mais qui produit des choses tout à fait étonnantes.

Alors, pour aborder « la dualité dans le féminin » il est nécessaire de se rapporter à l'écriture du tableau de la sexuation.

A partir du *fait* qu'il n'y a pas de rapport sexuel mathématisable qui puisse s'écrire en tant que tel, Lacan dit que cet *impossible* ouvre la *possibilité* d'écrire « *l'autre rapport* » qu'il appelle « *le réseau de l'affaire sexuelle* » celui-là même qui empêche l'écriture de « xRy ».

Je me suis appuyée essentiellement sur le séminaire « *Les non dupes errent* »

Dans ce séminaire, chose intéressante, il fait une sorte de tissage avec :

- les mathèmes, *inscriptions* qui tiennent au fait même *de dire* avec des signifiants et les béances que cela comporte,
- la logique modale qui fait leur liaison,
- les formes grammaticales correspondantes aux modalités logiques, et
- la topologie du nœud borroméen, nouage des dimensions Réel, Symbolique et Imaginaire.

En effet, en tirant les différentes mises à plat du nœud borroméen il détermine *quatre quadrants* (j'oserai même dire « quadripodes ») correspondant à ces inscriptions et ces fonctions, pour nous faire saisir les différentes *perspectives* qui s'ouvrent, à savoir, ce qui se voit à partir de chaque quadrant. Autrement dit, la perspective dépend du « point de vue » où l'on se trouve : d'où je me situe, je vois, par exemple, devant moi, mais pas derrière. Il est évident qu'on ne peut pas *tout* voir, saisir en simultanée ce qui se lit dans tous les quadrants en même temps et, par conséquent, *tout savoir*. Il y a donc forcément un « point de vue » constitué par un certain nouage des trois dimensions, dont celle d'où l'on « part » *ek-siste* aux deux autres, c'est-à-dire qu'*elle même* fait partie de ce que je ne peux pas voir : elle est *ek*.

Virginia Hasenbalg: Alors Ana, ce que tu dis, c'est que pour ce qui serait une position féminine, si tu es d'accord, ou une position masculine, dans ce travail, tu t'orientes vers ce qui serait des perspectives de la structure.

A.Sosa-Hébert : Voilà. Je dirais « position » dans le sens de « point de vue ». Le déplacement d'un quadrant à l'autre, change évidemment la perspective : il n'y a pas deux côtés complémentaires qui puissent s'additionner pour donner une vue « complète ». Cela justifie, par exemple, que la *vérité n'est qu'un mi-dire*, puisque ce sera la *vérité dite* d'une certaine perspective, qui n'invalide ni complète l'autre : elles s'alternent. Cela à l'avantage de nous décaler de notre penchant imaginaire pour la répartition binaire suggérée par le fonctionnement du signifiant : « *vrai – faux* » et la suite, par exemple, « dupes-non dupes », voire, « castrés-non castrés », enfin tout ce que vous voudrez. En fait, Lacan nous fait remarquer que c'est notre fonctionnement ordinaire qui fait que dès qu'on *parle* forcément on *binarise*.

Ce que le tissage dont je vous ai parlé permet de visualiser, est qu'il y a un trait horizontal qui *coupe*, sépare à gauche, mais pas complètement à droite, et un trait vertical qui *divise* (nous verrons ça par la suite). C'est très important de les distinguer, puisque à les confondre comme étant du *même* ordre, induit à des *erreurs de lecture*. Comme je vous le disais à l'instant, si on fait jouer le trait horizontal qui « tranche » entre l'exception et l'universel, à la place du vertical qui « divise » le *tout* et le *pas-tout*, ceci induit la pensée qu'il est *possible* de « trancher » entre *castrés* et non *castrés*, en faisant des complémentaires, alors que c'est un peu plus compliqué que ça. Car, justement, le *pas-tout ne se rapporte pas au tout*¹ comme le *oui* se rapporte au *non*, la vie à la mort, et ainsi de suite. Vous voyez, déjà... Clac ! Là, il nous oblige à un virage par rapport à notre mode de pensée habituelle.

Alors pour attraper cette affaire, il faut quand même venir à ce qui est fondamental pour Lacan : c'est de ramener les choses à la question de la *jouissance*.

Là-dessus il se demande, est-ce qu'on *sait* ce que c'est qu'un « corps » et « vivant », en plus ? Tout ce qu'on peut *dire*, au mieux, est que de voir une amibe, ça... ça gigote, ça *jouit* ! Car il faut bien *nommer* cette « pulsation » d'une façon ou d'une autre : c'est ça qui différencie l'être humain — « le troumain » en tant qu'il est troué et pas qu'une fois, comme il dit — des animaux. Il propose « *substance jouissante* », en remplacement de substance pensante ou substance étendue, référence *philosophique*.

De la *rencontre entre du symbolique*, et ce qui *jouit*, la castration se lit comme une opération purement logique. Lacan le montre très clairement à partir de la Genèse, en disant de la *scène primitive* qu'il ne voit pas pourquoi il n'irait pas patauger là dedans, surtout que c'est plein de sens, et il ajoute que... c'est ce dont il faudrait le nettoyer !...pour peu que vous laissiez un reste, du sens, c'est fichu, ça va faire des petits ! [rires]. Donc, il raconte la scène : vous savez qu'il y a Adam, il y a Eve, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, *l'arbre du savoir* : c'est ça qui leur est *interdit*. Mais il y'a quelque chose qu'on ne lit pas dans la scène, qu'on oublie, et c'est, justement... l'arbre ! Adam et Eve, ils ont interdiction de jouir du savoir de l'arbre, concernant la jouissance...

Mais est-ce que l'arbre jouit, lui ? Et qu'est-ce qu'il en pense, hein ?

L'arbre, c'est évident, *ça ne répond pas* ! Il ne *dit* rien, il se situe au niveau de « *ce dont ne sort aucune parole* » (il n'y a que l'hystérique pour *imaginer* qu'en se prenant, par exemple, à coup des pieds, elle parviendra à le faire répondre ! Malheureusement, elle n'a, devant elle, en général, qu'un « homme » qui n'en peut mais !) Et pourtant, dit-il, il est évident que l'arbre c'est, quand même, « la vie », dans le sens où « ça jouit ».

¹ Ce *pas-tout*, en quoi consiste-t-il ? Il est évident qu'il ne peut se rapporter à ce qui ferait *tout*, à un monde harmonieux ! [non dupes]

Alors, « *Y a de l'arbre, Y fait branche : c'est son mode de présence* », mais il est **impossible** qu'il réponde à la question de sa jouissance, la réponse *manque*. Il est *inter-dit*... interdit par quoi ? Par le *dire*.

C'est là où la question du *dire* reprend toute son importance : il y a un *dire qui interdit* de jouir de l'arbre. Ce n'est pas l'arbre qui le dit ! Ce n'est pas l'arbre qui dit « jouissez pas de moi, allez, soyez gentils ! ». De l'arbre *ne sort aucune parole*. Néanmoins, du fait de ce dire qui est attribué à Dieu — c'est Dieu qui dit l'interdit, « **le dieur supposé** » — ça pose un « dire que *non* » vis-à-vis de la jouissance. Voilà : **il existe** « ce que dit *non* » et ceci est de l'ordre de l'exception nécessaire, moyennant quoi un « *oui* » s'ouvre comme **possible**... mais il se *dédouble* en :

- « ce que dit *oui* en tant que *tout* », et
- « ce que dit *oui*, en tant que *pas-tout* », c'est-à-dire que ça dit « *et oui* quelque part *et* quelque part, *non* ».

Evidemment les conséquences ne vont pas être les mêmes parmi les *troumains*. Si le « *oui* » se *dédouble* c'est parce que des jouissances, il y en a pas qu'une seule (lever un bras, sauter, courir, faire de la gymnastique, le sont tout autant, dit Lacan), mais du moment que ça rencontre le langage, apparaît une *jouissance privilégiée* dans ce qu'on va nommer « corps », et ceci pour des raisons *évidentes*. Il y a dans le corps « ce » qui permet d'*imaginer* la jouissance, en même temps que s'y prête à la *symboliser*, puisque il peut aussi bien jouer de la *présence*, comme de l'*absence* : le pénis, c'est évident !

C'est ainsi qu'on reconnaît le phallus dans les trois dimensions : ça se trouve attaché au corps, mais séparé (il résiste au commandement !), l'image parle d'elle-même, si j'ose dire, et il symbolise *une différence*, celle entre la tumescence et la détumescence. Désormais, celui qui le porte se trouve engagé dans le symbolique en tant que *tout*, tout engagé dans le signifiant : c'est ce qu'on appelle la « castration symbolique ». *L'homme* devient dès lors, **possible**, *et cela inscrit le tout*, la fonction de l'*universel*. Mais, est-ce que désormais ce qu'on nomme « jouissance phallique » est l'*unique* jouissance pour L'homme ? Si l'organe il ne l'a seulement que au titre du *symbolique*, à savoir, en tant que dès lors, il manque, ceci est pensable... mais est-ce qu'il ne l'a pas *réellement* ?

Du côté du féminin de toute *évidence* il n'y a qu'un « *bien mince support* », tant imaginaire que symbolique : elle est donc, obligée de se *référer* à cet organe dans le corps de l'autre partenaire sexué, pour *référer sa propre* jouissance à elle. Est-ce qu'on peut dire alors que du fait qu'elle ne le porte pas, *elle ne jouit pas moyennant le signifiant* ? Lacan dit que ce n'est pas vrai, qu'il est évident qu'elle jouit, même si elle ne porte pas l'organe : tout ce qu'on peut dire, alors, est qu'il n'est *pas impossible* qu'une femme connaisse la castration. Et rien de plus. A savoir, que la fonction phallique s'avère, de ce point de vue, **contingente**, inscrivant le *pas-tout* et ce, sans exception.

De ce fait, la *dualité*² de ses jouissances se met en place, car de ne pas être *toute* prise, engagée dans le signifiant, quelque part elle jouit de son corps, quelque part elle *est*. Et ceci rend raison de la possibilité d'érotiser un corps : c'est ce qu'on appelle « l'instinct maternel », aussi bien que ce qui prend ce caractère d'insatisfaction, repérable en clinique.

Lacan nous invite à « *évider l'évidence* », pour parer en quelque sorte, à la confusion que peut engendrer de nommer cette jouissance privilégiée, « phallique ». En effet, il fait équivaloir ce qu'il nomme « *jouissance sémiotique* », jouissance des sèmes à la « jouissance phallique ». La confusion surgit de la faire glisser, de la faire s'équivaloir à la jouissance de l'organe : d'en être le porteur, cette jouissance peut apparaître comme étant *toute* sa jouissance, et ce qui échappe c'est l'*avoir réel*, qui est très important.

V.Hasenbalg : Est-ce que c'est l'effet d'être porteur de ce symbole de la jouissance, interdite, que donc cette jouissance va se reporter vers le symbolique langagier ? Donc la jouissance phallique ça ne sera pas la jouissance simplement de l'organe sexuel, et que ça va être comme Lacan dit, une « *copulation des signifiants* » ? Et ça c'est... donc un homme est tout là dedans, s'il existe !

A.Sosa-Hébert : C'est tout à fait de cet ordre là. Mais si on pense à l'histoire de la Genèse, malgré qu'on *imagine* qu'à partir de là « tous les hommes » est un ensemble fermé, c'est, quand même, « *un ensemble ouvert, ce qui saute aux yeux* »³, dit Lacan. Parce que bien que *tout* engagé dans le signifiant, il ne faut pas oublier l'arbre ! A chaque fois on l'oublie !

C'est-à-dire que cette jouissance dont l'arbre ne dit strictement aucune parole, je veux dire, c'est un forçage de prétendre symboliser dans l'organe *toute* la jouissance de l'arbre, aussi bien que de dire « *toute* la jouissance de son corps ». Dans ce cas, le Symbolique viendrait à bout du Réel !

C'est ça qui est intéressant quand on travaille sur les quadrants : d'un certain point de vue ça lui *apparaît* comme étant *toute* sa jouissance. Voilà.

² « ... elle recèle une autre jouissance que la jouissance phallique la jouissance dite proprement féminine qui n'en dépend nullement. Si la femme n'est pas toute, c'est que sa jouissance, elle, est *duelle*... »

³ « ... que la classe *Homme* n'est pas un homme : tous les paradoxes se ramènent à ça. Qu'est-ce que ça veut dire sinon qu'à la rigueur ce que nous pouvons désigner d'*Homme* est un ensemble ouvert, ce qui saute aux yeux ? » [Non dupes]

V.Hasenbalg : Cette jouissance qui ne rentre pas dans cette logique phallique, c'est une jouissance qui reste hors langage...

A.Sosa-Hébert : C'est-à-dire que si vous voulez... si vous plantez l'arbre, au milieu des quatre fonctions, des mathèmes, vous voyez bien que même la fonction de l'universel se trouve entamé. Entamé parce que pour ce qui est de la jouissance de l'arbre, ça ne réponds pas.

P.C Cathelineau : ... mais il y a un élément, qui est un élément je dirais de pure logique, par rapport à cette *jouissance sémiotique*. Si Lacan dit que c'est une jouissance sémiotique, il a en vue à mon sens, je dirais la dimension logique de cette jouissance sémiotique. C'est-à-dire que le quantificateur *tout*, il est la *résultante* de la jouissance phallique. Contrairement à ce qui s'avance dans la logique formelle, où effectivement la découverte des quantificateurs vient après la découverte des fonctions, là, ce que montre Lacan, et ce qui est un *ajout* à la pensée même de la fonction, c'est que ce qui permet de penser la fonction, c'est ces quantificateurs, et le quantificateur, c'est précisément le quantificateur *universel*, c'est précisément quelque chose qui se déduit de la fonction phallique, et non pas l'inverse. C'est-à-dire que c'est parce qu'il y a de la *fonction phallique* qu'il y a du *tout*.

Ça veut dire que c'est parce qu'il y a de la *fonction phallique* dans le champ du langage, qu'il y a de l'*universel*, et non pas l'inverse. Alors que dans l'ordre de la découverte mathématique, on a d'abord les fonctions et ensuite, la découverte des quantificateurs.

Ce que montre Lacan à mon sens quand il évoque la *jouissance sémiotique*, c'est ça. Je me permets de faire cette remarque.

A. Sosa-Hébert : C'est tout-à-fait ça, et on peut même évoquer la jouissance, par exemple, de nommer que Lacan écrit *n'homme*, dans la mesure où il n'est *possible* que par la fonction de l'universel. Ce qu'il faut savoir est qu'il est possible de nommer jusqu'à plus soif, et pour cause, mais ceci ne déplace rien, sinon à renvoyer la balle au nécessaire : ce nom devient *nécessaire*, qui ouvre à la *possibilité* d'une autre nomination, qui dévient nécessaire à son tour et ça peut durer longtemps... Mais entre un nom nécessaire et la possibilité de nommer autrement, lequel des deux est le *vrai*, lequel des deux n'homme « mieux » le Réel en question ? C'est comme ça que j'entends ce que Lacan dit, que « *le nom du père est un nom à perdre, comme les autres* ». Voilà.

Quand il parle de la *jouissance sémiotique*, c'est pour introduire ceci, que la « dualité du féminin », tient à ce que le féminin c'est ce qui vient inscrire la *contingence* de la castration, la contingence de la fonction phallique, sans pour autant la *nier* d'aucune façon : ça dit « et oui... et non », « *et l'un, et l'autre* », et ceci est la *condition* qui permet la progression dans la circulation des quadrants, l'accès à une autre fonction qu'est celle de la *lettre*. En tant qu'elle inscrit quelque chose d'un Réel, ça opère un déplacement et ça repart, mais autrement.

P.C. Cathelineau : Là, tu introduis un terme qui est éminemment difficile : la notion de *contingence*.

Le problème de la contingence, c'est que c'est un problème difficile parce que, en général, la *contingence*, dans les premiers textes logiques d'Aristote notamment, et notamment dans « De l'interprétation », elle est confondue avec la possibilité.

Donc on a des définitions, y compris chez Aristote, qui sont des définitions qui confondent les deux, sauf certaines définitions qui arrivent à isoler ce qu'il en est de la *contingence*.

Alors je vais vous donner une définition qui me paraît la plus sûre pour penser la contingence et qu'on trouve effectivement chez Aristote (p314 de mon livre), chez Aristote je n'ai pas la référence, je te la donnerai: « *par le contingent, j'entends ce qui n'est pas nécessaire et qui peut être supposé exister sans qu'il y ait à cela impossibilité* »

C'est la définition, je dirais, la plus précise de la contingence qu'on trouve dans le texte aristotélicien.

[Il dessine au tableau] Vous avez une ligne que vous divisez en 3, et vous avez ici le *nécessaire*, ici le *contingent*, ici l'*impossible*, et ici vous avez le *possible*.

Donc quand vous lisez la définition, vous avez effectivement quelque chose qui n'est pas *nécessaire*, et qui n'est pas *impossible*, et le *possible*, malheureusement il est à mi-chemin entre le *nécessaire* et le *contingent*.

C'est-à-dire que si vous tenez compte de cette définition du *contingent*, on voit bien que c'est quelque chose qui *peut se produire*, qui est de l'ordre du *oui* ou du *non*, qui peut se produire mais qui est à distinguer soigneusement du *possible*, au sens où précisément le possible — et c'est ça la difficulté du possible — il est « connecté » au *nécessaire*. C'est-à-dire que c'est nécessaire que P ou nécessaire que Non P. C'est ça le possible.

Alors que le *contingent* n'est pas cela, il n'est pas connecté au nécessaire. C'est ce que dit Lacan, le terme de *connecté*, c'est un terme lacanien. Quand je dis ça, je veux simplement dire que, et là on est obligé d'aller un peu plus loin, la notion de *contingence*, au fond, la difficulté dans laquelle était Aristote, c'est qu'il n'a pas su — et beaucoup de commentateurs l'ont relevé — le distinguer clairement du *possible*. Et vous le savez, dans l'œuvre de

Lacan, la référence qui permet à Lacan d'arriver à la définition du contingent au sens de « *ce qui cesse de ne pas s'écrire* », ce qui permet d'arriver à cette définition, c'est simplement parce qu'il a travaillé sur les textes extrêmement intéressants qui précisément isolent cette dimension de la *contingence*, et notamment la définition que je vous ai donnée : il la repère et il l'isole. Et c'est lui qui est à l'origine du schéma que je vous ai donné ici.

V. Hasenbalg : Je vais faire un rapprochement massif au risque de me tromper, mais vous me le direz. Cela veut dire que dans une position masculine, c'est de l'ordre du *possible*, mais il est connecté avec le *nécessaire*. Tandis qu'une position féminine, elle est *contingente* et ce n'est pas nécessaire que ça soit connecté au *nécessaire* ?

P.C. Cathelineau : Absolument, c'est ce que démontre la clinique d'ailleurs ! Je veux dire que rien n'oblige une femme à s'arrimer à la loi d'un homme, et en général, ce n'est pas si simple donc effectivement elle n'est pas « connectée » au *nécessaire*, en rien, en rien à priori.

V. Hasenbalg : Mais en même temps, elle, en tant que telle, elle n'est pas nécessaire ou est-ce que c'est... Est-ce qu'un homme peut se passer de la contingence ?

P.C. Cathelineau : Non, il ne peut pas se passer de la *contingence*. Ce sont des dimensions qui jouent dialectiquement les unes par rapport aux autres. Ce ne sont pas des dimensions qui sont isolables.

C'est pour ça que dire qu'une femme n'est pas nécessaire, c'est aussi abusif, parce que évidemment comme le disait Ana tout à l'heure, elle est dans le « et oui et non », donc elle a un pied dans la *nécessité*.

A. Sosa-Hébert : Lacan dit qu'il n'est « *pas impossible* » qu'elle connaisse la fonction, qu'elle connaisse cette jouissance sémiotique, et pourtant il est évident qu'elle n'est pas castrée dans le sens où elle ne porte pas l'organe, elle n'est pas *castrable*.

Ceci est le mode d'accès que L'homme a d'une femme, à savoir, se demander si elle est castrée, en tant qu'elle participe du dire : « mais comment se fait-il, puisqu'elle n'a pas l'organe ? Mais alors ! » C'est par cette question là, dans ce « mais alors », que la fonction lui apparaît comme *contingente*, que lui apparaît le fait que on puisse *dire* sans pour autant être « connecté » complètement au *nécessaire*, mais plutôt à l'*impossible*, et pour le coup, c'est son seul moyen à lui d'accéder à ce Réel, à cet impossible. Voilà.

J.Cacho : C'est le mal (mâle) entendu !

A.Sosa-Hébert : Alors, pour l'identité sexuée évidemment, oublions ! *Il n'y a pas d'identité sexuée* parce que ces quatre quadrants qui figurent « *l'expérience parlante complète* » montrent une *coupure* entre existence et sexe, et une *faille*, une *division* entre les partenaires dits sexués qui pousse à parcourir tous ces « modes d'identification » que constituent les mathèmes, avec les impasses logiques que cela comporte, dans le meilleur des cas.

Lacan raconte dans « Les Non dupes » qu'en discutant avec un copain il lui a dit que finalement *l'identification sexuée* ne se fait, d'abord que d'un seul côté et le copain en question était ravi, vous imaginez, « *il jubilait, le pauvre... !* » Il a été un petit peu déçu par la suite parce que ce qu'il a été amené à lui dire c'est qu'il n'y a qu'une femme qui peut faire cette identification, parce qu'elle *imagine...* il n'y a qu'elle pour imaginer que « au moins Un homme » *existe* ! Du fait de sa position, elle garde un peu d'air vis à vis du symbolique, et donc, du semblant, lui permettant d'*imaginer* : elle pense, elle pense, elle pense... donc, « je suis », ce en quoi elle se trompe, dit Lacan.

Cette jouissance privilégiée est traitée en tant que « une » et « toute » : c'est un *supposé nécessaire*, seulement pour que du *possible* apparaisse.

V. Hasenbalg : Comme étant féminin, comme étant propre du féminin ? « Je suis » mon bonhomme ?

A.Sosa-Hébert : Oui, oui, tout à fait. A force de *l'imaginer*, elle peut aussi le devenir... dans ce qu'elle imagine de ce qui serait « *au moins un homme* », bien sûr !

Jean Brini : J'ai participé juste le week-end dernier à un colloque sur le refoulement où ces questions étaient abordées et où y avait quand même la question de la jouissance sexuelle et du fait que le langage se [s'immerge ?] dans un corps, il vient s'arrimer. Et la question qui m'est venue, comme ça en écoutant, c'est, mais à aucun moment vous ne parlez du *bord* auquel vient s'arrimer le langage dans le corps, c'est-à-dire de la pulsion, de l'articulation de cette logique avec la pulsion. Ce n'est pas une question, disons que j'attends la suite, pour essayer de préciser la nature de cet arrimage...

A. Sosa-Hébert : Mais c'est pour ça qu'on parle de *jouissance* depuis le début et à commencer par l'interrogation à propos de la jouissance de l'arbre !

Intervenant dans la salle : Il ne s'arrime pas au corps, il s'arrime à une substance jouissante, et à partir de l'arrimage, de l'accrochage, à partir de... C'est là qu'il peut y avoir ou pas du corps. Les gens qui travaillent avec des artistes le savent bien, que le corps, il n'est pas donné comme ça. Il y a le langage, il y a une substance jouissante et à partir de là, à partir du découpage [inaudible] pulsionnel, ça fait corps, y a du corps ou y a pas du corps.

A. Sosa-Hébert : C'est ce qui lui fait dire, à Lacan, dans « *RSI* », que « *le sexe, c'est un dire* », c'est de l'ordre du dire, mais en référence à une jouissance bien *réelle*, qu'on a métaphorisé dans un organe, lequel ne dit rien sur sa jouissance. Il va distinguer, alors, la *jouissance sémiotique* de la *jouissance sexuée*.

Dans la jouissance sémiotique, dont on peut dire qu'elle est « partageable » puisque on jouit des *sèmes* du fait de *dire*, évidemment la question de la différence sexuée est récusée. Elle est donc partageable mais pas symétrique car bien qu'une certaine co-vibration est possible, le malentendu est toujours de mise. Dans la *jouissance sexuée*, il y a *dissymétrie* d'emblée parce que les objets concernés, pour l'un et pour l'autre partenaire sexué, ne sont pas les mêmes à partir de *l'avoir ou ne pas l'avoir, mais réellement*. L'avoir ou ne pas l'avoir, ça compte.

En tant que êtres de parole y a pas moyen de subjectiver le sexe : on a la parlotte d'un côté et la jouissance sexuée de l'autre. Pas moyen de subjectiver le sexe. C'est ce qui fait qu'il n'y a pas « d'être homme », ni « d'être femme », sauf au titre de leur existence de signifiants, à savoir, dans le pur semblant.

Jean Périn : Il y avait une petite façon de t'exprimer que j'ai retenue : « qu'elle a un *droit* de jouissance »

A.Sosa-Hébert : Moi j'ai dit ça ? Sûrement pas !!

Jean Périn : ... ça m'évoque des discussions avec Marcel Czermak qui, justement par rapport à certaines revendications de femmes, se mettait un peu en colère, il disait : mais enfin quels droits ont-elles à revendiquer ?

Et c'est l'expression « droit de jouissance ». Quand même, après la superstructure juridique [inaudible] qui est basée sur la jouissance, toute cette superstructure des droits publics...

A.Sosa-Hébert : Ce que Lacan énonce, justement, c'est que si un homme se dit : « je suis tout dans la castration donc, je jouis des sèmes », il voit bien qu'une femme, ça a l'air de jouir de la parlotte aussi. Et il peut en venir à se dire, par exemple, « ben alors, elle est toute castrée comme moi », ce en quoi il se trompe ; ou alors : « mais non, si ce qui jouit de la parlotte, il est *nécessaire* qu'il soit tout castré, et ben, elle n'est pas castrable, donc, pas d'accès à cette jouissance », ce en quoi il se trompe aussi : ce n'est que l'effet de la non prise en compte de la *contingence* qui conduit à l'*impossible*.

P.C. Cathelineau : Moi j'ai, quand même, une objection. On assiste aujourd'hui dans un certain nombre d'ouvrages, et ça avait été très bien rappelé par Jean-Jacques Tyszler lors des journées, à une mise en place qui consiste à, je dirais, à souligner la prévalence en fait d'un certain réel autour du *pas-tout*, par rapport précisément à la fonction du tout et de la castration. Je veux dire que l'une des pentes, grâce à la logique que nous propose Lacan, c'est, je dirais, de décliner la dimension du *pas-tout* dans le champ du signifiant, et d'en faire en quelque sorte ce qui prévaut dans l'approche logique.

C'est-à-dire l'un des effets de cette problématique, c'est, me semble-t-il —c'est un peu dans ce sens qu'allait Jean-Jacques Tyszler— c'est d'*éluder* ce qu'il en est de la *fonction de la castration* et de sa dimension structurale dans le champ du signifiant.

Je dis ça parce qu'on est justifié à penser à partir des « *Non dupes errent* » que la logique de la binarité peut faire difficulté. Mais il faut rappeler, en même temps, qu'on questionne la logique de la binarité, la dimension structurale de l'*universel*, du *tout* et de la castration dans son rapport avec le *pas-tout*, et sans privilégier —parce que ça aussi c'est un des travers de notre manière d'aborder les choses— sans privilégier l'un des *pôles* par rapport à l'autre.

Non mais, j'amène ce point parce que c'est vrai que quand on lit les ouvrages qui ont été publiés, je pense au livre de Soler, etc.... enfin, bon.

A. Sosa-Hébert : Oui, je vois, qui s'invente un désir féminin, je crois....

Mais ce que j'essaie de présenter, ce n'est pas ça du tout ! Il n'y a pas de structure *bi-polaire* !

P.C Cathelineau : C'est-à-dire que la question de la binarité, il faut être, comment dire, *délicat* avec cette question, avec cette critique, et maintenir néanmoins les dimensions structurales à l'œuvre dans cette...

V. Hasenbalg : Cela veut donc dire que la binarité est nécessaire.

A. Sosa-Hébert : Mais c'est évident ! C'est évident que c'est une fonction qui n'est pas à négliger. La binarité, vous savez à quoi ça sert ? Ça sert à trancher, et Lacan dit : vous savez, il faut bien s'arrêter quelque part et le plus tôt qu'on peut ! Il n'y a qu'à demander aux psychotiques, voire, certaines hystériques ! Il y a une citation qui peut nous éclairer : « *Il ne s'agit pas de produire ici le désordre du « monde », il s'agit d'y lire le pas-tout* »

La question est de *savoir* que l'appui pris dans un énoncé *nécessaire*, mais *supposé*, n'est pas éternel en tant qu'il se conjugue à l'énonciation. Ce que j'essaie de dire c'est comment opère la circulation des différents modes logiques, de prendre en compte l'*impossible* : ça serait absurde de privilégier un mode par rapport à un autre ! Alors ça, tu vois, c'est ce qui montre bien que nous pouvons toujours glisser dans le binaire : le « pas tout » serait ce qui est *bien*, et le « tout » serait *mal*, caca, voilà notre fonctionnement ordinaire !

Il n'y a pas à se débarrasser de la binarité, comme si c'était possible... je me demande même si c'est possible !

Intervention dans la salle : ... ben, si quand même !

A.Sosa-Hébert : Mais, là, on est dans la psychose, alors...

V.Hasenbalg : Ana, alors tout ceci comporte un paradoxe : la binarité est nécessaire, pour fonder le *tout* et pour ouvrir vers le *pas tout*.

A.Sosa-Hébert : Ce n'est pas vraiment un paradoxe : il faut bien poser un départ à chaque tour. Alors peut être que je vais quand même vous faire le petit circuit, sans mettre les mathèmes [voir schéma p. 10]

On va partir de « l'arbre » pour se faire une idée, on va mettre l'(a)rbre, en tant qu'il fait *trou*, cet arbre dont ne sort aucune parole, « est-ce que ça jouit ? » Rien ! Ce n'est même pas un silence, puisque le silence se rapporte au dire, vous voyez...

P.C Cathelineau: L'expression est employée par Lacan, « le *phallus* d'où ne sort aucune parole. »

A.Sosa-Hébert : Oui, c'est le phallus dans sa dimension *réelle*. Lacan dit qu'il *est* la jouissance féminine⁴.

Du fait de la division entre l'énoncé et l'énonciation, *on part de l'indécidable*, à savoir, de l'impossibilité de trancher à propos de l'existence, aussi bien que du sexe. Autrement dit, on part de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel : « ça, ça se voit ! », dit Lacan. Partant de l'*indécidable*, *rien n'est pensable, si on ne pose pas qu'il existe* « *au moins un* » comme *nécessaire* —vous savez quand il dit « *on pense avec le Un* »... mais c'est ça ! On pense avec le « Un » inscrit de cette jouissance privilégiée. Donc, rien n'est *pensable* sans poser qu'il est *nécessaire* qu'il existe « *au moins un* », quelque'un, *dans le dire que non*.

Ceci est en soi une première *métaphore*, car n'oublions pas que l'arbre n'a toujours rien dit, donc le « *dire que non* », ce n'est plus l'arbre : ce n'est qu'un dire *supposé* à l'arbre, en tant que nécessité logique, c'est l'*exception* qui fonde un *tous* comme *possible*, le *oui* que suppose un *non* qui le précéderait.

Et à partir de là, c'est évident, dit Lacan, qu'ils rentrent en *contradiction*, mode logique qui pousse à trancher : *ou* bien c'est oui, *ou* bien c'est non. Bien entendu, l'affaire s'arrête là le plus souvent, moyennant quoi ça laisse penser, *imaginer que le possible ne s'obtient qu'en partant du nécessaire* : on voit bien qu'ils sont « connectés »

Mais il se peut... il se peut que dans ces tours et détours, le dire dans la *contingence* amène un bémol au *nécessaire*, l'entame, en quelque sorte. Par exemple : est-ce qu'une femme est castrée ? Oui *ou* Non ? Et qu'est ce que ça répond, de l'autre côté de la faille ? Eh bien ça répond que... « *et oui, et non* » Entre le « ou-ou » de la contradiction et le « et-et » de la contingence, qui c'est qui tranche, hein ? Ben... *c'est la faille !* La faille entre le *tout* et le *pas-tout* car le pas-tout *ne se rapporte pas* au tout. Et la faille amène à quoi ? Au fait qu'il y a de l'*impossible*. Cet impossible, de le *dire*, se dit « *ni oui, ni non* »

Moyennant quoi, il ouvre à un nombre limité de possibles au *choix* (c'est très important), mais *autrement*, puisque de passer par la faille, le possible apparaît comme pas-tout : *pas tout est possible parce qu'il y a de l'impossible*. Alors que, si on ouvre le possible *seulement* à partir du nécessaire, nous sommes dans le leurre que « *tout est possible* » : il suffit de n'hommer un concept, par exemple, et le tour est joué. Et puis cela admet que je le nomme

⁴ « ...le phallus, c'est « l'organe » en tant qu'il est, e.s.t, il s'agit de l'être, en tant qu'il est la jouissance... féminine. Voilà où et en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir. » [D'un discours qui ne serait pas du semblant »]

comme ceci, toi comme cela, chacun comme il « l'entend », tout est possible, vous voyez. Alors que l'écrit ça vous met une limite aux « *entend-tions* », aux « *sens-ti-ments* », bref, à la « j'ouï-sens ».

Ces fonctions, là, s'inscrivent du fait même du *dire*. Autant le masculin inscrit le *possible*, autant le féminin inscrit le *contingent*⁵ dans le Symbolique. Si ce que nous appelons « femme » était *toute* Autre, *La femme* existerait et il y aurait rapport. C'est tout. Lacan dit que ce rapport est déjà écrit par le discours du christianisme, le discours du maître *up to date* : la mère vierge avec une multitude de seins, la petite fille modèle-modèle, muette, en l'occasion ! C'est le roi et la reine faits pour s'entendre. Et ça peut marcher, sauf pour ceux qui n'ont pas pu s'en contenter, bien entendu, ceux pour qui une psychanalyse est nécessaire, dit Lacan.

V.Hasenbalg : C'est le fantasme.

A.Sosa-Hébert : Voilà, ça fait un rapport de signifiants.

Vous pouvez remarquer qu'à faire d'une femme la figure de *l'Autre*⁶ comme « tout », alors, soit c'est l'arbre qui ne *dit* rien, et à ce moment là, c'est même pas l'Autre, c'est *l'étranger* ; soit, en tant qu'elle participe d'un dire, dit seulement « *ni oui, ni non* », et c'est la figure de la « mère vierge », c'est-à-dire celle qui n'est pas entamée par le sexe : autrement elle dirait aussi « *et oui... et non* ». Parce que n'oubliez pas qu'en bas, c'est le niveau du *sexué* où se joue l'avoir, et en haut, *l'existence* où se joue l'affaire de l'être... vous voyez comment on est écartelé dans les deux axes (sans compter le trou !)

Si on revient à la question de l'arbre... par exemple, je veux dire que si un homme suppose une femme comme n'étant nullement concernée par le symbolique, vous rendez vous compte qu'elle vient à la place de l'arbre, dont l'homme ne serait qu'une branche ?! Le fiston et sa maman ! Vous avez l'arbre dans cette position de la *mère vierge* et l'homme en tant que *tout possible* viendrait à *n'être* qu'une branche. Et qui lui a donné, disons, la santé, pour le coup ? Ben, c'est la mère !

Là où Lacan s'écarte de la logique mathématique pure c'est de l'articuler à la *grammaire*. La prise en compte de deux types de négations, rappellent la différence entre la division par *l'axe vertical*, et la coupure de *l'axe horizontal* (à gauche) dont on a parlé.

Ainsi :

- le **nécessaire** : ne cesse pas de s'écrire.
- le **possible** : cesse de s'écrire.
- le **contingent** : cesse de ne pas s'écrire.
- l'**impossible** : ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Si vous regardez l'écriture mathématique des formules du tableau, vous allez remarquer que les barres sur les quanteurs sont congruentes, si je puis dire, aux deux types de négations des formules grammaticales. Evidemment, « cesser », n'est pas un verbe choisi au hasard non plus. Lacan dit que la structure c'est une véritable passoire !

La formule qu'il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible mathématiquement ni dicible, en tant que tel, se correspond à « *l'inaccessibilité du 2* », car dans *la jouissance sémiotique* il n'y a pas deux sujets qui font « un », il n'y a pas d'intersubjectivité sinon *intersignifiante* : pas moyen de se *conjoindre* par le dire ; et si on va chercher du côté de la *jouissance sexué*, eh bien, là, on trouve une *dissymétrie*, parce que ce qui intéresse la jouissance chez le partenaire de l'autre sexe ce n'est pas le même le objet, du fait de l'avoir Réel : pas de conjonction possible, *encore...*

Bon ! En tous les cas, cette affaire, là, de la binarité que tu évoquais, Pierre Christophe, c'est effectivement toute la question du *semblant*, et ceci aboutit à la logique du fantasme. Mais justement, Lacan ne s'arrête pas là⁷ : sa tentative est de nouer, accrocher le semblant avec *l'avoir* Réel.

Jacques Hébert : Sauf dans la paranoïa, où le signifiant représente *tout* le sujet pour un autre signifiant.

A.Sosa-Hébert : Voilà.

⁵ « C'est en tant que la femme, à la fonction phallique, se présente en manière d'argument dans la *contingence*, que peut s'articuler ce qu'il en est de la *valeur sexuelle femme*. » [« ... ou pire »]

⁶ « ... Je ne dirai pas qu'elle soit Autre, parce que très précisément le mode sous lequel elle n'existe pas dans cette « fonction de la nier », ce qui est très précisément ce mode, c'est qu'elle est ce qui dans mon graphe s'inscrit du signifiant de ceci, que l'Autre est barré, [S (□)]. La femme n'est pas le lieu de l'Autre et, plus encore, elle s'inscrit très précisément comme n'étant pas l'Autre... » [« *Le savoir du psychanalyste* »]

⁷ « ... De sorte qu'un signifiant ne peut pas être *tout* ce que représente un sujet pour un autre signifiant, de même que le sexe ne peut pas être *tout* : le *tout* vient à sa place comme effet de l'ensemble vide, l'objet (a). » [« *L'acte analytique* »]

Vous voyez comment à chaque fois... il attrape la question de l'existence... et hop ! « l'entame » ; le sexe... et hop ! « l'entame » [rires]. Et effectivement tout ça produit, dans le meilleur des cas, une circulation avec des impasses... à l'infini.

H.Cesbron Lavau : Je trouve très intéressant cette mise en... ça m'a bien aidé à comprendre cette existence, le « et oui, et non »... L'obsessionnel il est très bien dans le « ni oui, ni non »

A.Sosa-Hébert : Oui, tout à fait et c'est pour ça qu'on dit qu'il se « féminise » : venir dans le quadrant de la *mère vierge*, c'est ce qui « imite » le mieux l'*impossible* dans la dimension du *dire*. Justement, quand quelqu'un vous répond sur ce mode, vous allez lui reprocher de n'avoir rien dit ! S'il ne peut pas trancher c'est qu'il ne s'appuie que sur la *pensée*, mais sans prendre en compte son entame par une énonciation, pouvant ainsi établir une liste infinie des pensées, d'arguments, des raisons *supposées* autant sous le « oui » que sous le « non » et tout aussi valables les uns que les autres, d'ailleurs.

P.C Cathelineau : Tu as... au moment du « *Savoir du psychanalyste* », Lacan n'avait pas encore formulé les motions des modalités telles qu'il les formule dans les « *Non dupes errent* ». Néanmoins, tu les as introduites, et je pense que c'est assez intéressant parce que ça éclaire aussi le tableau : dans les « *Non dupes errent* » les formules qui sont introduites, c'est ce que tu as évoqué : Ne cesse pas de s'écrire, ne cesse pas de ne pas s'écrire...

A.Sosa-Hébert : Ah ! Ben, alors... j'ai mélangé !

P.C Cathelineau : Donc, non... mais simplement, justement, ce qui est intéressant, c'est que si on réfléchit par exemple à la catégorie de la *contingence*, telle qu'elle est définie dans les « *Non dupes errent* », c'est ce qui « cesse de ne pas s'écrire » où il l'écrit de deux manières différentes, soit *ce qui cesse de ne pas s'écrire*, d'un seul tenant, soit *ce qui cesse*, virgule *de ne pas s'écrire*.

Ce qui est intéressant, si on pense cette catégorie de la *contingence* définie de cette manière, c'est qu'on voit bien comment, du fait d'un *dire*, une femme peut venir s'inscrire donc « et oui » du côté de la castration, ou pas. C'est-à-dire venir effectivement inscrire quelque chose de la *nécessité* pour elle, ou pas, dans un acte qui est un acte, je dirais, qui vient du Réel lui-même, à partir du Réel.

H.Cesbron Lavau : Au titre du Réel.

A.Sosa-Hébert : Voilà : c'est à partir de la privation, à partir de « l'arbre » — et c'est la conclusion, je vous promets [rires]... c'est qu'*une femme, c'est à partir du Réel qu'elle peut avoir accès à la castration*, dit Lacan⁸.

Du côté masculin, pour rajouter un truc, s'il parle de la *castration* réalisée, *réelle*, c'est qu'il faut qu'il vienne crocheter que s'il est castré, c'est *parce que* il y a de la privation. Dans ce sens, le possible, le *tout possible* en vient au *pas tout possible*, puisque l'impossible a été pris en compte.

H.Cesbron Lavau : C'est peut être ce qu'il faut développer par ce que Lacan appelle la *traversée du fantasme*. C'est-à-dire de la possibilité d'aller crocheter précisément au-delà du fantasme, c'est-à-dire, de la castration au sens propre, ce qu'il en est d'une castration au sens du réel ; c'est-à-dire que cette castration du fantasme a été mise en place *par ce* réel.

A.Sosa-Hébert : Je crois que c'est bien cela dont il s'agit dans le « complexe » de castration, de *réaliser* la castration symbolique.

Donc il y a effectivement trois mouvements, là où Freud s'arrête et Lacan dit : *il en faut six, mouvements*. Et circulez, hein ! Tout le monde ! Les liaisons de la logique modale servent à effectuer ces repérages puisque à chaque

⁸ « ...Si *pas-toutes* les femmes n'ont affaire avec la fonction phallique, est-ce que ça implique qu'il y en a qui ont affaire avec la castration ? Ben, c'est très précisément le point par où L'homme a accès à la femme. Je veux dire... je le dis pour tous les *analystes*, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports œdipiens du côté du père, quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise : c'est qu'**il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du Réel**, à savoir mis à part un petit rien insignifiant — je ne dis pas ça au hasard — elles sont pas castrables. Parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, *elles ne l'ont pas*. C'est à partir du moment où **c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration**, que l'accès à la femme est possible dans son *indétermination*...Je vous l'ai dit, le *il n'existe pas* s'affirme d'un *dire de L'homme*, l'impossible, c'est à savoir que c'est du Réel que la femme prend son rapport à la castration. [« ...ou pire »]

fois que vous tirez la mise à plat, vous avez la perspective et la position des trois dimensions qui va changer et opérer des *déplacements*. D'ailleurs, il dit que c'est en cela que consiste une cure analytique : pousser l'analysant à *penser*, à faire des *supposés* qu'il s'agit de déplacer moyennant ces liaisons. Et cela justifie son dit, qu'une interprétation ne doit jamais s'appuyer sur la contradiction.

V.Hasenbalg : Qu'est-ce tu mets au point de fuite de la perspective ?

A.Sosa-Hébert : Ce qui va faire fuite, c'est que dans la mesure où ce qui était dans le tout possible qui fait série, passe au pas tout possible et ça *inscrit* quelque chose : des nouveaux départs. Mais aussi, que ce n'est pas toujours possible de trancher sur l'*indécidable*, c'est bien connu ! C'est un peu ce que tu travaillais, Henri, tout à l'heure, ce n'est pas toujours tranchable, hein ! Mais en tous les cas si un *choix* s'opère, et s'*inscrit* c'est non pas seulement à partir du nécessaire, mais de cerner un impossible. Et c'est en ce sens, me semble-t-il, que Lacan disait que la névrose ça « infantilise », parce que vous imaginez bien que ce *nécessaire*, il ne l'est, dans l'absolu, que pour la mise en place de la structure. Mais d'éluder le *contingent* et par là même, l'*impossible*, ce que nous constatons chez les enfants, ne relativise pas ce *nécessaire*, si je puis dire, et « empêche » la progression de la circulation.

V.Hasenbalg : C'est comme ça que démarre la boucle.

A.Sosa-Hébert : C'est ce qu'il dit, effectivement. C'est ce *faire crédit*, si vous voulez, qui fait qu'une femme peut *imaginer* qu'il y a « au moins un homme » et veut y croire : elle peut mettre du temps à *réaliser* qu'il est castré. Alors qu'un homme imagine *La* femme, la « mère vierge » et c'est au niveau de la *croyance* que ça se passe : il peut mettre du temps à admettre son « patoutisme », sa dualité. Mais aussi, de la *dire* « une » femme, la mienne par exemple, il risque de se retrouver avec « l'au moins une femme », qui est autre chose que la mère vierge, mais ça revient au même : ça fait du *Une*. Cela ne lui permet pas de repérer l'*impossible* dans l'impossibilité même de la nommer une fois pour toutes, ce pourquoi Lacan la désigne au niveau du sexué, comme l'*indéterminé*.

Tant que l'homme se pense comme « tout un », tout symbolique, tout semblant sans reste — « à gauche, toute ! », si j'ose dire — s'il ne prend pas la privation en compte, sa division lui reste voilée, alors, forcément, il ne peut *voir* une femme *que* comme Autre, *toute* Autre, à savoir, *réelle*. Vous voyez bien le glissement, comme dit Lacan : de la double négation qui est celle qu'on a ici dans l'impossible, eh bien, *il n'y a rien de plus facile que de la faire glisser à l'affirmation*. Et l'Autre se met à *exister*, aussi bien que la jouissance qu'on voudra bien lui supposer, mais comme un « tout » qui implique un autre type de « Un », celui de la toute-puissance imaginaire. C'est l'usine à hystériques : elles sont dans l'être... qui parle, en plus ! Voilà l'haumoinzune. Alors là ! [rires]

De même, une femme, de son point de vue, dans la diagonale, elle imagine, elle suppose un homme « tout Un », tout beau ! Mais alors un... Un de vrai quoi !... de ceux qui, justement, n'existent pas. Et le travail pour elle consiste à se repérer dans la privation, pour crocheter la castration, qui produit toujours un reste, car l'arbre... n'a toujours rien dit !



